

LE VENGEUR

Par GEORGES GRISON.

I. — UNE FÊTE INTERROMPUE.

Par une soirée froide et humide de novembre 188..., dans un cabinet particulier d'un restaurant des Halles à Paris, quatre hommes faisaient joyeusement la fête. De ces hommes, trois étaient vieux ou du moins avaient dépassé la cinquantaine. Ceux-là étaient vêtus de bourgerons, coiffés de casquettes et chaussés de gros souliers à clous. Le quatrième, plus jeune de quinze ans au moins, avait, au contraire, des prétentions à l'élégance. Son visage émacié, flétri, usé par la débauche, était rasé avec soin, ne laissant apparaître qu'une petite moustache relevée en croc. Une chevelure, jadis brune, maintenant teinte et frisée au petit fer, encadrait son front jauni et ridé. Dans l'un de ses petits yeux clignotants était encastré un carreau de verre qui lui faisait faire une assez laide grimace, mais qu'il considérait évidemment comme le dernier mot du *gandisme*.

Trois heures du matin venaient de sonner, le souper touchait à sa fin. Le sol était jonché de bouteilles vides, gisant comme les cadavres de l'ennemi vaincu. Sur la table deux des convives, les plus âgés, dormaient, la tête sur leurs bras, au milieu d'un horrible fouillis d'écailles d'huîtres, de coques d'écrevisses, de croûtes de fromage et d'os. Le troisième fumait en silence une courte pipe d'un noir d'ébène. Quant au plus jeune, le "fashionable," il faisait monter au plafond les spirales bleuâtres d'une cigarette russe en mirant complaisamment son image dans la glace placée en face de lui.

— Alors, c'est fini, on ne boit plus ? demanda tout à coup le vieux qui fumait, un colosse, en passant sa main noueuse et velue dans l'épaisse chevelure qui le coiffait comme un bonnet de sapeur et retombait en longues mèches dures sur sa barbe hirsute.

— Mais il me semble que nous n'avons pas trop mal été comme cela déjà, répondit le gandin, en arrangeant le nœud de sa cravate, et je te ferai observer, mon cher Rascal.

— Quoi ? fit le colosse en lui lançant un regard farouche.

— Que nous avons de la besogne à faire demain et que si nous nous fatiguons trop cette nuit...

— On ne se fatigue pas à boire, répliqua sèchement Rascal.

— Oui, ton estomac a quelque analogie avec le tonneau des Danaïdes.

— Les Danaïdes ou d'autres, ça m'est égal, qu'on apporte le tonneau, j'ai soif.

— Ah ! dit Arthur, la bonne bêtise. Mais mon pauvre Rascal, si tu avais seulement deux liards d'instruction, tu saurais...

— Je sais que tu m'ennuies et que je vais t'aplatir comme une mouche ! hurla le colosse, dont les yeux flamboyèrent et qui leva sa large main sur son interlocuteur.

Celui-ci fit un saut de côté pour éviter le coup qui l'eût écrasé. Le poing de Rascal, en s'abattant lourdement sur la table, réveilla en sursaut les deux dormeurs. Un boule-dogue qui, lui aussi ronflait, couché sur un canapé à l'autre bout du cabinet particulier, fit entendre un sourd grognement.

— Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrièrent les deux hommes.

— Il y a que Rascal veut encore boire et que je lui dis qu'il en a assez, répliqua Arthur, tandis que le vieux Rascal grommelait des menaces dans sa barbe.